

● Balzac

Kyoko Murata, *Les métamorphoses du pacte diabolique dans l'œuvre de Balzac*, Paris, Klincksieck, 2003, 328 p., préface de Nicole Mozet.

Kyoko Murata a choisi un sujet apparemment simple et banal, le pacte diabolique, dont elle révèle en fait la complexité et la profondeur. Car si tout le monde peut citer d'emblée la pacte de Raphaël de Valentin avec l'antiquaire et celui de Vautrin avec Lucien de Rubempré, il est plus difficile d'envisager les subtiles variations de Balzac sur ce thème faustien. L'influence de Maturin, de Goethe, d'Hoffmann lui indique d'emblée la voie du fantastique, qu'il emprunte dès le roman de jeunesse *Le Centenaire* et jusqu'à *La Peau de chagrin*. Mais déjà chez lui, le fantastique devient philosophique et permet d'aborder les grandes questions du temps, de la fatalité ou du déterminisme, de la mort, tandis que la peau symbolise l'Autre, le double intérieur et pointe la limite ténue entre raison et folie. Balzac fait pénétrer le pacte diabolique dans l'espace réaliste avec *Melmoth réconcilié* et *César Birotteau*. Comme l'écrit spirituellement Nicole Mozet dans sa préface, «en faisant entrer le pacte en Bourse, le moins qu'on puisse dire est qu'il le démonétise». La puissance diabolique devient ainsi économique, mais entre surtout dans la dialectique du désir, toujours relancé par le manque, mais ici circonscrit à l'espace matériel par une ironie ravageuse. La victime, bien

peu innocente, est cependant un exclu du profit, acculé au vol pour ne pas sombrer. Transformé en homme riche et doté du don de double vue comme Gobseck, il perd le goût de vivre en découvrant l'abîme des bassesses humaines. Décidément pour Balzac, la question du salut de l'âme n'a plus de sens si «nous sommes tous actionnaires dans la grande entreprise de l'éternité» (*Melmoth réconcilié*, p. 384). Il ne reste plus au romancier que la raillerie, seule «littérature des sociétés expirantes» (Préface de *La Peau de chagrin*). La démonstration de l'auteur est convaincante et bien menée.

Vautrin le tentateur, le corrupteur, est naturellement au cœur de cet essai. Son satanisme s'enracine profondément dans la réalité, dans cette boue physique et morale des bas-fonds. Préparé dans la création balzacienne par Argow le pirate et par Ferragus, ce Protée est investi d'un double sens, positif et négatif, étant à la fois exclu et au-dessus des lois. Avec Rastignac, il traite d'égal à égal, avec Lucien de Rubempré, il domine, il écrase, il vampirise. Mais devenu sa créature, Lucien éveille en lui les sentiments d'un père et d'une mère. Du coup Herrera rejoint Goriot et s'avère l'antéchrist de la maternité. Ces nuances sont analysées avec finesse par Kyoko Murata, mais on s'étonne de ne pas lui voir évoquer la dimension diabolique de Lucien lui-même, personnage luciférien par son nom et par sa faiblesse.

Mais elle va plus loin, en montrant dans la cousine Bette ou dans Madame Evangelista les pendants féminins de Vautrin, bien plus dangereux encore dans la mesure où ces monstres femelles disposent d'un pouvoir qui parvient à détruire des familles entières. La peur balzacienne du féminin est ici évidente. On aurait pu souligner avec plus de force sa dimension fantasmagorique et son association inconsciente avec le thème maternel de la femme sans cœur. Pourtant la femme peut aussi être exaltée, comme elle l'est en Séraphîta, l'androgynisme chez qui domine le féminin. À côté du pacte diabolique, existe en effet dans *La Comédie humaine* le pacte angélique, que Kyoko Murata semble bien être la première à identifier comme tel. Pacte de confiance entre Goriot et Rastignac, entre Félix de Vandenesse et Henriette de Mortsauf, pacte qui rejoint encore l'amour maternel avec son dévouement absolu. Sans doute aurait-il été indiqué de souligner la parenté entre Henriette et Séraphîta, entre l'ange terrestre et l'ange céleste.

Comme le souligne Kyoko Murata, Balzac a donc non seulement inventé le fantastique social en inscrivant le pacte diabolique dans la société bourgeoise et capitaliste du Paris de la Restauration, mais aussi «annoncé la fin de Satan en réduisant le pouvoir surnaturel absolu à une valeur relative, celle d'échange». Il a certes exalté la poésie du Mal, mais l'auteur de cet essai aurait peut-être pu insister davantage sur la façon dont il a intégré la métaphysique et la mystique au roman réaliste, repoussant ainsi sans cesse ses limites. Malgré quelques maladresses stylistiques bien naturelles, ce travail subtil et documenté constitue une analyse très stimulante des diverses formes prises par le pacte diabolique dans l'œuvre balzacienne, analyse qui démontre son originalité profonde par rapport à toute la littérature fantastique antérieure et contemporaine.

Anne-Marie Baron